

Fatalité

Autor(en): **J.M.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **50 (1912)**

Heft 8

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-208509>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

rité de Lausanne en y attirant un grand nombre de personnes atteintes de maladies d'yeux. Il a laissé plusieurs ouvrages, et entre autres, un traité sur les tumeurs cancéreuses, où il décrit un millier d'opérations faites tant en Suisse qu'en Allemagne avec les noms, prénoms et lieux d'origine de ses patients. M. Benjamin Dumur parle d'une opération particulièrement grave, faite à Lutry, qui réussit admirablement et pour laquelle Fabrice fut assisté de ses amis et collègues Janus-Antonius Saracenus (Sarasin) de Genève et Albertus Roscius de Lausanne. Fabrice eut aussi pour collaborateur sa femme, Marie Colinet, de Genève, qui excellait dans l'art des accouchements et qui était fort habile dans la pratique de la chirurgie. Ce fut elle qui imagina d'extraire une paillette de fer de l'œil d'un patient au moyen d'un aimant.

(A suivre).

H. et V. — La 46^e édition du catalogue de l'Agence de publicité Haasenstein et Vogler vient de paraître pour la première fois en format grand in-quarto; le contenu était devenu trop volumineux pour l'ancien format. Pour le fond, l'arrangement reste le même que par le passé.

Comme nouveauté, cette dernière édition contient des vues photographiques des diverses succursales de l'Agence Haasenstein et Vogler.

En comparant l'édition de cette année avec les précédentes, on est à bon droit surpris du progrès accompli par cette importante agence.

A l'école. — *Le maître.* — Voyons, Jean-Pierre, qu'est-ce que le mot « œuf » ?

Jean-Pierre. — C'est un substantif, m'sieu.

Le maître. — Très bien, et de quel genre ?

Jean-Pierre. — Ça, on ne peut pas le savoir avant qu'il soit éclos.

Excellent. — Est-ce que vous avez une grande confiance dans les spécialités pharmaceutiques ?

— Oh ! oui, elles ont fait beaucoup de bien à mon frère.

— Quelle est celle qu'il a prise ?

— Aucune, il est... pharmacien.

Sur la sellette. — Un petit garçon de six ans questionne son papa :

— Dis, p'pa, qu'est-ce que c'est, une génisse ?

— Eh bien, mon chéri, la génisse, c'est... c'est la petite fille, le veau, le petit garçon, la vache, la maman, et le taureau, le papa.

— Ah ! oui !... Et le bœuf ?...

— Le bœuf ?... le bœuf ?... c'est le... grand-papa.

— Et la grand' m'man, qui est-ce, dis ?

(Authentique)

PORQUIE CRANMATCHOU S'È Z'U MARYA

CRANMATCHOU ètâi restâ grantenet valet. Mî-mameint on avâi bin cru pè lo Mouffletsat, on velâdzo de la part de lè dau riô, que ne troverâi jamé min de fenna à sa potta. Lè vezin, lè pareint, lè fémalle, lo menistre, lo magnin, lo régent avant prau coudhî lâi dere : « Cranmatchou, marya-té ! », ie repondâi adî :

— Vu pas mè betâ la corda âo cou ora. Lè vilhio desant que lo maryâdzo l'è on wèpè que coumeince pè lo dessè : mè i' âmo mî ma soupa et mè truffie boulâte. Râva po voutron dessè. Et l'ètâi ti lè cou dinse bin grand teimps, vo dio.

Vaitcè qu'on dzo on out dere pè lo veladzo, vè lo bornî po coumeincî, pu à la veillâ, âo mécanique, âo pridzo, âo cabaret, à la fretâre, que Cranmatchou sè maryâve. Vo pouâide peinsâ quinne débllottâre lè dzein l'ant fè su son compte. Dere : « Cranmatchou sè marye », l'ètâi quemet se on desâi qu'on protitureu s'è eingadzî po missionéro ein Afrique. Lè dzein n'ein revegnant pas ! Mâ peinsâ-vâi : Cranmatchou sè maryâve ! Voliâve assebin agotta lo dessè. Lî qu'avâi fè son prinmor prau grand teimps ! L'avâi trovâ quauquon à sa bièna.

Quand on lâi demandâve porquie sè voliâve maryâ, ie desâi âi z'on :

— Po vo fère brenna la leinga.

— Ai z'autro :

— Po mè teni lè pî âo tsaud sti l'hivè.

Et ti elliau que lâi avant de l'autr'hî : « Cranmatchou, tè faut tè maryâ », lâi desant ora : « Porquie tè marye-to ? » que cein signeulâve clli podro corps.

Tant qu'on coup qu'on lâi avâi redemandâ lo mimo affère, ie fâ dinse :

— Porquie mè maryo ? Eh bin ! parce que lâi a prau grand teimps que pâyo l'impoût su lè célibatéro à Mouffletsat. Lâi a prau grand teimps qu'avoué mon erdzeint la coumouna pâie lè régent que dussant fère l'écoula âi z'einfant dâi z'autro. Vu mè mettre à mon compte et mè repayî. Alla pî : lè z'écouli volian pas manquâ du z'ora ein lè et lè z'autro célibatéro l'arant gros à payî po instruire lè petit Cranmatchet !

MARC A LOUIS.

Réminiscences.

Pour ceux qui les aiment :

Quels sont les pays du monde le plus malheureux ?

La Turquie !... parce qu'on lui a pris sa Grèce (graisse).

L'Italie !... parce qu'on lui a pris Savoie (sa voix).

La France !... parce qu'on lui a pris Sedan (ses dents).

*

Différence entre un étudiant et le Rhône :

L'étudiant sort du lit et suit son cours, tandis que le Rhône suit son cours dans son lit.

*

La ressemblance frappante entre Paris, Nansen, un ours blanc et Virginie ?

Paris est métropole.

Nansen est maître au Pôle.

Un ours blanc aime être au Pôle.

Virginie aimait trop Paul.

*

En temps de grève, à la police :

— Que pensez-vous de la grève des tailleurs ?

— Elle nous donne du fil à retordre...

— Et de celle des maçons ?

— Elle nous préoccupe terriblement... Ouf !

FATALITÉ

UN pasteur de notre canton pensant corriger de ses habitudes d'intempérance un de ses paroissiens, le manda auprès de lui :

— Dites-moi, Frédéric, lui fait-il, votre femme est encore venue se plaindre à moi qu'avant-hier vous êtes rentré ivre à la maison et que vous l'avez insultée grossièrement, frappée, même.

— Hélas, monsieur le pasteur, j'en ai assez le repentir... mais, que voulez-vous, c'est plus fort que moi. Je me dis comme ça : « Ecoute, Frédéric, quand c'est bon c'est assez ; à présent tu ne vas plus boire. » Ça réussit comme ça... un jour... deux jours... et puis, crac ! voilà qu'on se sent pris... on ne sait pas comment.

— Alors, mon ami, il n'y a qu'un moyen, c'est de signer un engagement d'abstinence, puisque vous n'avez pas assez de volonté pour réagir contre votre malheureux penchant. Car, voyez-vous, ça ne peut continuer ainsi ; vous faites le malheur de votre famille et vous courez à votre ruine.

— Oh ! ça... c'est bien sûr ! En signant... c'est certain, ça finirait, peut-être... seulement...

— Seulement, quoi ?

— Eh bien, monsieur le pasteur, signer l'abstinence... ne plus du tout boire de vin... c'est... un peu beaucoup.

— Vous signerez un engagement temporaire,

pour un an, par exemple. Après, vous serez guéri de votre vice, du moins, il faut l'espérer, et, si vous le désirez, vous pourrez recommencer à boire votre verre de vin, avec modération, bien entendu.

— Un an !... Oué... oué... Ça fait toujou trois cent soixante-cinq jous... C'est long ! Et puis, pendant ce temps, y me faudra donc regarder les autres boire. Voyez-vous, monsieur le pasteur, je sais pas si je pourrai tenir.

— Ecoutez, Frédéric, j'aime bien mon verre de vin, à mes repas ; j'en use très modérément et n'ai aucune raison de m'en priver. Toutefois, si vous voulez bien signer un engagement d'un an, j'en signerai un de six mois, pour vous encourager.

— Oh ! monsieur le pasteur, vous êtes trop bon. Mais non, c'est pas juste que vous qui savez boire, vous soyez puni pour moi... C'est sûr que si je pouvais me dire : « Eh bien, monsieur le pasteur est comme toi : il a signé ; y ne peut boire que de l'eau, du café ou toutes ces bourties », ça me ferait quelque chose...

— C'est entendu, Frédéric, vous signerez pour un an et moi pour six mois. Nous sommes d'accord ?...

— Y faut bien !... Seulement...

— Quoi ! il y a encore un seulement ? Qu'est-ce donc ?

— Y a... y a, que... au bout de six mois, je me dirai comme ça : « A présent, voilà monsieur le pasteur qui a fini son engagement ; y peut recommencer à boire son verre de vin. Por tè, mon pourro Frédéric, l'es onco dein lè z'amphibies... »

— Mais non, mon ami, quand vous aurez observé l'abstinence pendant six mois, la tentation sera moins vive. Et vous serez si content de vous, que vous ne voudrez cesser le traitement avant complète guérison.

— Oué !... Y semble !... mais c'est pas sûr. Y se peut aussi que je me dise comme ça : « Frédéric, tu es un crâne, tu n'as pas touché au vin pendant six mois ; voyons-vo si tu pourrais reboire les trois verres traditionnels, — rien que ça ! — sans te saouler. » Et alors, vous concevez, monsieur le pasteur, on ne peut pas savoir ?...

— Vous ne prétendez pourtant pas, Frédéric, que moi, qui n'en ai aucun sujet, je me prive de vin pendant un an.

— Oh ! alo pou ça non... ce serait une injustice.

— Eh bien, allons, décidez-vous. Je signe pour six mois et vous pour un an. Voici le formulaire et la plume.

— Va ! comme il est dit !... puisqu'y faut !...

Lorsqu'il a la plume en main et au moment d'apposer sa signature sur le formulaire, Frédéric se ravise :

— Ecoutez-vo, monsieur le pasteur, signons tous les deux pou six mois. Et puis, on verra voir. Si ça ne suffit pas, on pourra toujou rafraîchi, comme pou les billets à la banque.

— Non, non, Frédéric, pas de ce système. Je vois bien maintenant qu'il vous faut au moins un an d'abstinence pour vaincre votre coupable penchant. Je joue beau jeu et me résigne à signer, avec vous, un engagement d'une année, dans l'espoir que ce sacrifice — car c'en est un pour moi, je vous le certifie — aura sa récompense dans votre guérison.

— Oh ! ça, monsieur le pasteur, c'est vraiment trop beau à vous !... C'est bien le diable !...

Le pasteur et Frédéric, ayant pris le mutuel engagement de s'abstenir pendant un an de toute boisson alcoolique, se séparent, contents l'un de l'autre, en se donnant une cordiale poignée de mains et certains du succès.

Le lendemain, un peu tard dans la soirée, le pasteur qui rentrait d'une visite à l'une de ses vieilles paroissiennes à l'agonie, entend comme un grognement à côté de lui.

Il presse le bouton de sa lampe électrique.

Dans le fossé qui borde le chemin, un homme est étendu, ivre à ne se pouvoir relever...
C'était Frédéric ! J. M.

Pas d'excuse. — Un soldat arrive en retard à l'appel du soir.

— Vous serez consigné, dit le caporal.
— Mais, caporal, les chemins sont si mauvais que pour un pas qu'on fait en avant, on en fait deux en arrière.
— Il fallait vous tourner.

LE VOYAGE DE GABRIEL PAYOT

Extrait de *Souvenirs de voyage en Suisse*, par
ALEXANDRE DUMAS.

(Suite et fin.)

— Monsieur plaisante ?
— Pas le moins du monde; dans un quart d'heure, si vous le voulez, nous serons à la porte de l'auberge.
— Chez Jean Terras ?
— Et nous verrons le mont Blanc comme je vous vois.

— Dame! ça se peut, dit Payot; je crois tout maintenant, j'en ai tant éprouvé de diverses.

— C'est décidé ?
— Ma foi, oui.
— Allons.

Nous remontâmes en flacre; le cocher s'arrêta à la porte du Diorama, nous entrâmes.

— Où sommes-nous ? dit Payot.
— A la douane de la frontière, et je vais payer deux francs cinquante centimes pour chacun de nous.

Je lui remis sa carte d'entrée.
— Voici votre feuille de route.
Nous fîmes bientôt dans une obscurité complète.
— Vous reconnaissez-vous, Payot ?
— Non, ma foi.
— Nous sommes aux Echelles.
— A la grotte ?
— Vous voyez bien qu'il ne fait pas clair.
— Alors nous approchons, dit Payot.
— Oh! mon Dieu, dans cinq minutes et même plus tôt; tenez.

En effet, nous arrivions au moment même où la Forêt-Noire disparaissait pour faire place à la vue du mont Blanc; dans le coin du tableau qui commençait à paraître, on distinguait de la neige et des sapins. Je plaçai Payot de manière à ce que sa vue pût plonger dans l'ouverture à mesure qu'elle s'agrandissait; il regarda un instant, les yeux fixes, sans souffle, étendant les bras, selon que le tableau magique se déroulait; enfin, il jeta un cri et voulut s'élancer; je le retins.

— Oh! s'écria-t-il, laissez-moi aller, laissez-moi aller. Voilà le mont Blanc, voilà le glacier de Tacconnay, voilà le village de la Côte, Chamouny est derrière nous !...

Il se retourna.
— Laissez-moi aller embrasser ma femme et ma fille, je vous en prie, je reviendrai vous retrouver tout de suite.

Tous les spectateurs s'étaient retournés de notre côté, et je commençais à être assez embarrassé de ma contenance; je pensai qu'il était temps de finir cette comédie, et comme Payot insistait toujours, je lui dis que ce qu'il voyait n'était pas la nature, mais un tableau. Il tomba sur un banc.

— Oh! que vous m'avez fait de mal! me dit-il.
Et il se mit à pleurer. Les spectateurs nous entouraient.

— Quel est cet homme ? et qu'a-t-il ? me demandait-on.

— Cet homme, c'est un guide de Chamouny, il a cru revoir son pays, et il pleure; voilà tout.

— Je vous demande pardon, dit Payot en se relevant; mais cela a été plus fort que moi.

Il tourna de nouveau les yeux vers le tableau.
— Oh! que voilà bien ma vallée! dit-il.

Et il croisa les bras et regarda en silence, abîmé dans une contemplation muette et avide, cette toile qui lui rappelait tous les souvenirs de la jeunesse, tous les bonheurs de la famille, toutes les émotions de la patrie.

Je profitai de sa distraction pour sortir; j'avais peur qu'on ne me prit pour un compère.

Le lendemain, à sept heures du matin, Payot était chez moi, rue Bleu.

— Pourquoi donc vous êtes-vous en allé ? me dit-il.

— Je croyais vous faire plaisir, et je vous avais fait peine, j'étais désolé.

— Oh! peine, au contraire, c'est toujours bon de revoir son pays, même en peinture. Vous autres Parisiens, vous n'avez pas de pays; vous avez une rue, et ce n'est pas votre faute si vous ne savez pas cela. Il faut être né dans un village, voyez-vous, pour comprendre ce que c'est; à Chamouny, il n'y a pas une maison que je ne voie de loin comme de près; dans cette maison, pas un homme qui me soit étranger, et dans le cimetière pas une tombe que je ne connaisse; je n'ai qu'à fermer les yeux, et je revois tout, tandis qu'à Paris la vie de dix hommes, mise à la suite l'une de l'autre, ne suffirait pas même à apprendre le nom des rues.

— Oui, c'est vrai, vous avez raison, mon ami; mais qu'êtes-vous devenu après mon départ ?

— Eh bien, il y avait là un monsieur qui avait été à Chamouny, et même au jardin, où vous n'avez pas voulu aller, vous; alors il m'a fallu expliquer la chose à tout le monde, comment on avait besoin de trois jours pour faire l'ascension; que la première nuit on couchait au sommet de la côte, enfin tout.

— Et alors, ils ont été contents.

— Il paraît que oui, car ils se sont réunis, et m'ont donné cinquante francs pour boire à leur santé.

— Ah çà! Payot, si vous restiez seulement deux ans en France et en Angleterre, vous retourneriez à Chamouny millionnaire.

— Il y paraît; mais, dans tous les cas je ne prendrai pas le temps de le devenir; je viens vous dire adieu, je pars.

— Aujourd'hui ?
— A l'instant... Oh! voyez-vous, vous m'avez montré le pays, faut que j'y retourne.

Je tendis la main à Payot.

— Est-ce que vous ne direz pas un petit bonjour à Dur-au-Trot ? il est en bas avec sa carriole.

— Si fait, et avec empressement; il m'a laissé des souvenirs que je n'oublierai jamais.

— Eh bien, allons donc.
— Et la goutte ?
— C'est juste.

Je passai un pantalon à pied et ma robe de chambre, et je reconduisis Payot. Dur-au-Trot l'attendait effectivement à la porte, je le reconnus parfaitement.

Payot me demanda la permission de m'embrasser; je serrai son brave cœur contre le mien! Il essuya deux larmes, sauta dans sa carriole, fouetta son mulet, et partit.

Il n'avait pas fait dix pas qu'il arrêta sa bête, se retourna, et, voyant que je le suivais des yeux :

— Vous pouvez dire, si vous revenez à Chamouny, que vous y serez le bienvenu, me dit-il... Allons, en route!

Cinq minutes après, il tourna le coin du faubourg Poissonnière et disparut. Je remontai.

— Eh bien, dis-je à Joseph, savez-vous pourquoi on écrit la rue Bleu sans e ?

— Personne n'a pu me le dire; mais si monsieur veut s'adresser au fils de M. Bleu, qui a fait bâtir la rue, il demeure à quatre maisons d'ici.

— Merci, je sais ce que je voulais savoir.

J'avais gagné un pari sur le premier philologue de France, qui avait pris un nom propre pour une épithète.

Il y a quelques jours, qu'en décachetant les milliers de lettres qui m'avaient été adressées par ceux qui s'obstinaient à me croire fort confortablement à Montmorency, tandis que je mourais à peu près de faim à Syracuse, j'en vis une portant le timbre de Sallanche, je reconnus l'écriture de Balmat, et je l'ouvris. — Voici ce qu'elle contenait :

« Je profite de l'occasion d'un monsieur, docteur de Paris, qui vous connaît parfaitement, pour vous écrire cette lettre et pour vous remercier de votre volume d'*Impression de Voyage* et de la *Minéralogie de Beudant*, que vous m'avez envoyés par Gabriel Payot. Ce dernier ouvrage me sera bien utile, vu que j'ai trouvé, comme je le disais, un filon d'or qui doit me conduire à une mine, et, comme le temps est beau, je pars demain à sa recherche.

» J'ai l'honneur de vous saluer avec mille remerciements. » JACQUES BALMAT, dit MONT-BLANC. »

« P.-S. A propos, j'oubliais de vous dire qu'en arrivant à Chamouny, Gabriel Payot avait fait une chute et s'était tué. »

Les enfants terribles. — Qu'as-tu fait cet après-midi, Riri ? demande à son tout jeune fils, une maman rentrant de ses visites.

— J'ai joué au facteur.
— Au facteur ?
— Mais oui, m'man, j'ai distribué des lettres dans tous les magasins de la rue.
— Et qui t'avait donné ces lettres ?
— Je les ai prises dans ton secrétaire, m'man ? elles étaient liées avec un ruban rose.

Théâtre. — Spectacles de la semaine :
Dimanche, 25 février, en matinée, à 2 1/2 h., et en soirée, à 8 h. : *Les Deux Orphelines*, drame en 5 actes et 8 tableaux, de d'Ennery et Cormon.

Mardi, 27 février : 2^e représentation (reprise) de *La Rafale*, pièce en 3 actes, de Henry Bernstein.

Jeudi, 29 février : 1^{re} représentation (reprise) de *L'Ami Fritz*, comédie en 3 actes, d'Erckmann-Chatrian.

Trois pièces, représentant trois genres bien distincts et caractéristiques, ayant chacune son public spécial, auprès duquel elles jouissent d'une égale faveur.

Kursaal. — A Bel-Air, le succès de la revue bat toujours son plein. Le prestige du « sourire » est irrésistible. L'œil est charmé par la nouveauté des décors, par l'attrait des costumes, d'un goût parfait, par la grâce séduisante des interprètes. L'oreille se délecte au défilé des airs connus et aimés; le rire éclate aux traits malicieusement, mais inoffensifs, des couplets et du dialogue. La bonhomie de Grognez le dispute au sourire de la Joconde et attire des spectateurs plus nombreux chaque soir. — Demain, dimanche, *matinée et soirée*.

Lumen. — Nous ne parlons plus des spectacles cinématographiques du « Lumen ». A quoi bon ! Le public les connaît bien et les apprécie de jour en jour davantage. Ces spectacles ont pris leur place dans la vie quotidienne et ils la tiennent bien. — *Mercredi*, soirée d'opérette par la troupe du Grand Théâtre de Genève. On parle des *Saltimbanques*, de Ganne, un succès.



Draps de Berne et milaines magnifiques. Toilerie et toute sorte de linges pour trousseaux. Adressez-vous à *Walther Gygaz*, fabricant à *Bleienbach*.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATTO